

THÉORIES DE LA CONNAISSANCE EN ÉCONOMIE :  
THÉORIES RATIONNELLES APPLIQUÉES À L'ÉCONOMIE ET THÉORIE  
INTUITIVE SELON EDGAR SALIN

Bertram SCHEFOLD<sup>°</sup>  
Gilles CAMPAGNOLO<sup>°°</sup>

*Résumé*

*Il n'est pas toujours évident de rappeler aujourd'hui que l'économie politique contemporaine est née d'une fusion, et non seulement d'évictions successives, entre le formalisme moderne, des conceptions non formalisées – et peut-être dûment impossibles à formaliser – mais rationnelles, et des intuitions dont le statut philosophique a été – et demeure – l'une des grandes questions traitées en théorie de la connaissance, telle que l'a en particulier illustrée la tradition allemande depuis Kant jusqu'à nous. Une des tentatives majeures pour donner un statut à l'Anschauung dans la théorie économique a été conduite en Allemagne, puis en Suisse, par Edgar Salin (1892-1974) dont l'œuvre, fut inspirée par l'atmosphère régnant dans le cercle réuni autour du poète Stefan George dans l'Entre-deux guerres. Elle se présenta comme une conception alternative à celles de Popper et de Weber, tant quant à l'usage possible de l'intuition en regard du cadre de la rationalité scientifique qu'eu égard à l'architectonique et aux visées de l'économie politique. La présente étude restitue, d'une part, une brève généalogie du concept philosophique d'intuition et, d'autre part, constitue un des rares exposés en français de la doctrine développée par Salin, une pensée que le travail mené par les auteurs les a conduits à revaloriser dans l'optique d'épistémologie comparative qu'ils ont ici adoptée.*

*Mots clés : connaissance, Karl Popper, rationalité, Edgar Salin, théorie intuitive*

---

<sup>°</sup> Université Goethe, Département de sciences économiques, Francfort-sur-le-Main.

<sup>°°</sup> CNRS, CEPERC, Aix-en-Provence.

## 1. Introduction

Regarder la science économique comme faisant pleinement partie des « humanités » au sens le plus classique du terme, de pair avec, par exemple, l'exégèse de la philosophie platonicienne, l'idée peut paraître curieuse aujourd'hui, alors que l'économie prétend devoir son prestige aux résultats obtenus au moyen des techniques de modélisation mathématisée. Pourtant, la vérité nous semble se trouver dans l'entre-deux : cela est connu, l'économie politique est née de la fusion de l'héritage de la philosophie antique et de la scolastique médiévale, et de l'influence de la tradition jusnaturaliste et de la pensée historique jusque très avant dans le XIX<sup>e</sup> siècle. Elle a toujours usé d'analogies, empruntées à la médecine, à la mécanique et à des théories évolutionnistes variées – dont le darwinisme n'est pas la moindre, mais pas la seule non plus. Son style a longtemps été littéraire, et le raisonnement n'y était peut-être pas moins exact pour autant. Bien des jugements abrupts dépendent ainsi de ce qu'on veut entendre sous le terme « scientifique ». Du point de vue des institutions, les sciences économiques, considérées dans leur ensemble, furent liées aux facultés les plus traditionnelles de l'Université, à commencer par celle de droit.

Les tâches de l'économiste ont, elles aussi, été considérées dans des contextes très variés. L'art de la gestion domestique et l'administration de la politique économique ne sont pas étrangers l'un à l'autre – depuis les philosophes socratiques pour qui les deux activités devaient conduire à la « vie bonne », jusqu'aux gestionnaires du *management* contemporain. L'accomplissement d'une vie bonne n'autorisait pas le sage à se soustraire aux affaires de la cité, mais ces dernières demeuraient subordonnées à l'activité supérieure de la contemplation philosophique (*theoria*). La pensée économique antique (si l'on admet une telle expression) se trouvait par conséquent enchâssée dans un type de discours qui, dans la mesure où il était tenu dans des académies où l'on enseignait les meilleures doctrines (il s'agirait, aujourd'hui, n'est-ce pas ?, des universités), faisait pleinement partie des « humanités » (si l'on admet, encore une fois, l'expression pour le monde antique). Notre propos n'est donc pas de contester que la tâche principale de l'économiste moderne soit d'approfondir la théorie et de proposer des méthodes de gestion efficace, cela grâce à des techniques

qu'il peut dériver de celles en usage dans les sciences de la nature, mais de rappeler ces origines et leur influence qui *perdure*.

Certes, les économistes se font bien plutôt aujourd'hui une gloire de techniques qui rappellent celles usitées dans les sciences de la nature : modèles mathématiques, axiomatiques parfois arbitraires mais dont les résultats sont promis au test expérimental – dans la mesure où cela est faisable en économie – ; procédures expérimentales, précisément, visant à garantir les résultats obtenus dans la théorie, etc. Les mêmes répudient donc le plus souvent les racines profondes de leur art situées dans les humanités et dans la philosophie. Sans doute sont-ils motivés par des questions de prestige, celui réservé aux humanités allant diminuant. Mais l'explication demeurerait un peu courte, car ce serait oublier que des conceptions philosophiques continuent d'irriguer, fût-ce à leur corps défendant, fût-ce souterrainement, leurs réflexions présentes. Un lien substantiel demeure, qui ancre la pensée économique dans la théorie de la connaissance qui la fonde et le contexte de civilisation qui la porte.

Historiquement, le lien se noua à la période mercantiliste, d'une part, entre l'héritage philosophique et un jusnaturalisme neuf, et d'autre part, entre les débuts de l'accumulation de type capitaliste et la première autonomisation du développement de la pensée économique. Ensuite, à partir de l'époque classique, l'idéal libéral fut de se délivrer des influences gouvernementales des États modernes, ainsi que des restes d'interférence des doctrines religieuses. Il se déclina en plusieurs versions, pour lesquelles le libre-échangisme manchestérien demeurait la référence (dans l'acceptation ou le rejet). La théorie de l'équilibre général néoclassique présenta finalement la version mathématisée de cette vision de l'économie comme système autorégulateur, c'est-à-dire comme mécanisme autonome.

L'économiste regarde alors son modèle comme plus proche de celui du physicien qui observe le déroulement de ses expériences sur la nature que des philosophes du passé. Même cet économiste-là reconnaît cependant qu'il n'a certes pas pour objet la nature comme telle, mais les rapports humains dont un aspect obéit à des lois similaires. Il prend en compte les actions combinées des hommes *comme si* elles étaient déterminées par des lois de la nature, même s'il sait que ce rapport demeure toutefois enchâssé dans une société et dans une culture qui lui sont propres. Il ne juge cependant pas nécessaire une

interprétation particulière, voire une herméneutique dédiée à ce but, tout simplement parce que les préférences des agents économiques sont considérées comme *données* – en cela, remarquons-le, la théorie néoclassique diffère d'ailleurs de la vision originelle d'Adam Smith. À partir de ces données, le but est de déterminer les résultats du comportement de l'agent, point ses raisons ni ses buts. Le monde antique, en revanche, regardait l'économie comme un moyen dont l'usage ne pouvait pas se saisir sans les objectifs véritables de l'action humaine – ceux que l'économiste moderne (à quelques exceptions près, toutes situées hors du *mainstream* de la profession) regarde précisément comme se trouvant *en dehors du champ* relevant de sa compétence.

À l'autonomie croissante de la sphère qu'il étudie, l'économiste fait correspondre celle de la connaissance qu'il y rapporte. Cette autonomisation mutuelle de la sphère socio-économique a été si marquée que, chez certains auteurs, comme Marx, précisément à partir de l'analyse des formes du capitalisme, la culture a pu paraître complètement déterminée dans ses traits essentiels par les forces économiques. Celles-ci dépendant, à leur tour, de l'état des techniques et des forces de production des biens matériels. Le consommateur est le souverain par excellence de la théorie moderne, chez ceux qui révèrent, comme chez ceux qui abhorrent, la forme capitaliste de l'économie moderne.

Quoi qu'il en soit, pour l'économiste d'aujourd'hui, point n'est besoin d'interroger la mesure dans laquelle les préférences sont déterminées par le contexte social, ni quelle forme pourrait prendre une « vie bonne » moderne. Mais juger qu'il n'a pas à se prononcer, c'est aussi décider de la forme du savoir, et ce n'est précisément pas celle des « humanités ». Or constater cette autonomie peut aussi mener à prendre en considération, en particulier en ce qui concerne l'analyse du phénomène économique « capitalisme », des théories différentes du « rationalisme » qu'on impute à la formalisation mathématique. Pour présenter certaines de ces tentatives, le présent article partira d'un rappel forcément simplifié de quelques théories de la connaissance rationalistes appliquées à l'économie pour montrer comment un concept d'intuition y jouait déjà un rôle, avant de présenter la théorie « intuitive » qui nous intéresse ici, formulée par Edgar Salin (1892-1974). Le lecteur pourrait donc « sauter » cette première partie s'il ne souhaitait que prendre connaissance de manière plus explicite de la

théorie d'un genre nouveau qui a été proposée dans les années 1920 par cet auteur, face au constat, qu'il déplorait, de l'autonomie de la sphère économique moderne. La « théorie intuitive » (*anschauliche Theorie*) qu'il proposa, dans l'entourage du poète Stefan George, servira ici de guide pour interroger des variantes de compréhension globale de l'économie et de la *Gestalt* du phénomène capitaliste moderne.

## 2. Théories de la connaissance appliquées à l'économie de Kant à Popper

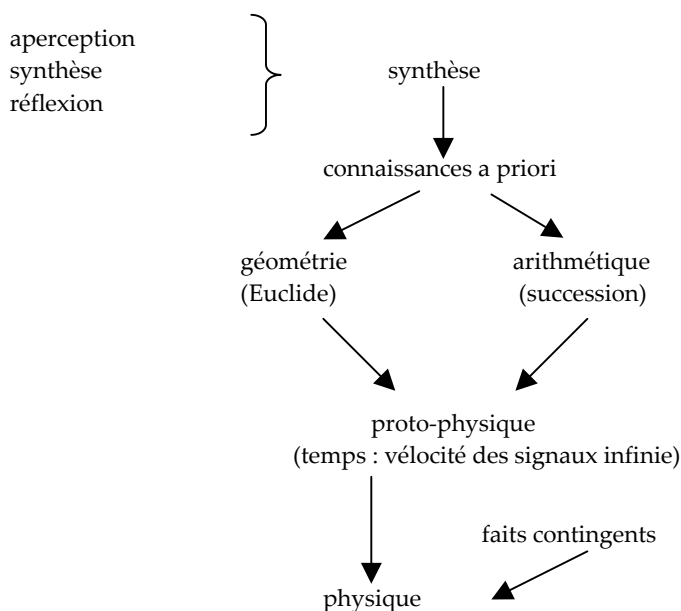
La philosophie de la connaissance, de Kant à Popper, a nourri la méthodologie des sciences sociales en général, et de l'économie politique en particulier, en Allemagne et dans l'ensemble du monde savant. Il est hors de question de reprendre ici son exposition. En revanche, il est nécessaire, pour saisir la spécificité du discours proposé par la théorie qui nous occupera et qui se présente comme fondée sur l'« intuition » (*Anschauung*), de cerner les significations prises par ce terme dans la théorie moderne de la connaissance (*Erkenntnistheorie*).

### 2.1. L'intuition chez Kant

Dans la pensée moderne, le moment originel est, quant à notre concept, et comme souvent, la « révolution copernicienne » opérée par Kant dans les trois *Critiques*. En particulier viennent au premier chef, en ce qui nous concerne ici, la *Critique de la raison pure* et les textes adjuvants, comme les *Premiers principes métaphysiques d'une science de la nature*. En déterminant les conditions de possibilité a priori de l'expérience (c'est-à-dire la connaissance transcendantale), Kant montrait le sujet (transcendantal, et non pas empirique) comme constitué par l'unité originellement synthétique de l'aperception. Et il refusait donc en particulier d'accorder à la dogmatique antérieure ce sur quoi elle avait fondé ses prétentions et mené les disputes concernant les « idées claires et distinctes » (Descartes, Leibniz, Spinoza), à savoir la possibilité même de l'intuition intellectuelle a priori, tandis que c'est l'intuition par laquelle l'objet affecte nos sens qui est nécessairement première. Rappelons l'incipit de la *Critique de la raison pure* : « De

quelque manière, et par quelque moyen qu'une connaissance puisse se rapporter à des objets, le mode par lequel elle se rapporte immédiatement à des objets et que toute pensée, à titre de moyen, prend pour fin, est l'intuition. »<sup>1</sup> Nous proposons donc de donner à la réflexion sur la question moderne de l'intuition un point de départ dans la schématisation suivante (qui ne prétend à rien de plus qu'à une esquisse de présentation) :

**Schéma 1 : Dérivation d'une proto-physique valide a priori selon les Premiers principes métaphysiques d'une science de la nature de Kant**



La synthèse origininaire de l'aperception *constitue* le sujet transcendantal en un sens fort, c'est-à-dire qu'il n'est que par elle, comme les objets ne sont pour lui que par leur synthèse au sein de l'aperception, dans l'intuition (du sens interne, le temps, et du sens externe, l'espace). Le sujet fait l'expérience du monde par cette intuition, et se connaît lui-même comme étant parce qu'il est réflexif. Les flèches indicatives sur ce schéma se lisent donc ainsi quand elles relient des

1. Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, trad. A. Delamarre et F. Marty, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1980, t. I, p. 781.

énoncés propositionnels du savoir : « de ce qui précède se déduit ce qui suit » (en sous-entendant des procédures de dérivation logique que nous ne mentionnons pas ici), et quand elles présentent des faits : « ce qui précède permet d'établir ce qui suit » (en sous-entendant des procédures de mesure que nous ne mentionnons pas ici). Étant donné que la déduction vaut démonstration dans l'exposition critique kantienne, la clef de lecture de la *Critique* est de suivre le chemin emprunté par la connaissance transcendantale même.

De ce schéma, retenons donc, chez Kant, que sans intuition, il n'est aucune connaissance du monde, mais que cette intuition n'étant en aucun cas *intellectuelle*, il faut bien déduire la possibilité d'une connaissance proto-physique a priori – c'est-à-dire qu'un savoir a priori porte sur la nature, mais qu'il n'est rien sans les faits contingents, pour donner au total la science physique constituée. La connaissance des phénomènes est donnée par l'intuition mais ne peut donc l'être qu'a posteriori, soit *après* l'expérience. La connaissance qu'on obtient a priori n'est donc pas celle des phénomènes – encore moins des noumènes situés à l'horizon de la connaissance –, mais celle des conditions dans lesquelles seulement il est possible de faire leur expérience. Chez Kant, les concepts essentiels qui donnent sa forme à l'intuition passent par l'a priori. La seule mathématique envisagée est donnée sur la base euclidienne, partagée en géométrie, quant à l'espace, d'une part, et en arithmétique, quant à la succession temporelle, d'autre part. Parler d'une « proto-physique » a priori *avant* la confrontation avec les faits contingents suppose que les modèles sont « là » avant l'expérience.

## *2.2. L'intuition dans les théories de 1900*

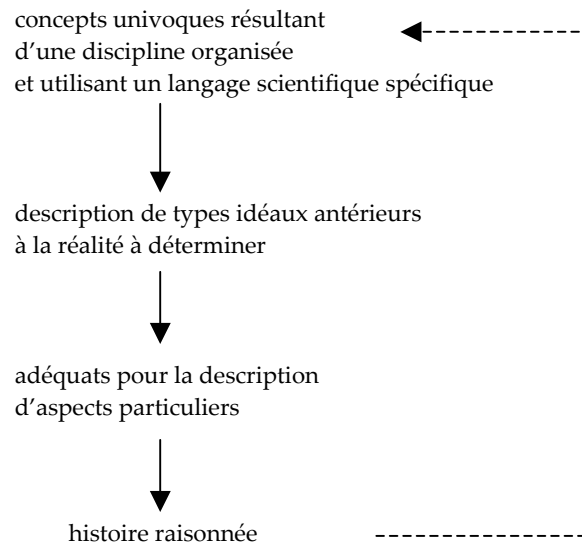
Si la connaissance transcendantale de tous les phénomènes naturels se rapporte à ce schéma, les phénomènes économiques sont-ils aussi de son ressort ? Est-ce là la prétendue affinité qu'ils sont censés présenter *aujourd'hui* avec les phénomènes de la nature ? Ne se trouverait-elle pas plutôt dans les lois que les économistes eux-mêmes recherchent ? Dans l'histoire des systèmes philosophiques postérieurs au criticisme kantien, la question a reçu plusieurs réponses. Depuis l'idéalisme de Schelling ou de Hegel jusqu'au rejet des fondements du criticisme

kantien par Brentano et à l'élaboration d'une épistémologie « positive » de la science, le rejet du modèle kantien est patent. Il tourne notamment autour du concept d'intuition. Si l'économie se veut – et se dit – la plus « scientifique » parmi les « sciences de l'esprit » (*Geisteswissenschaften*), au sens où elle serait la plus proche des formulations données dans les sciences de la nature, ce n'était néanmoins pas le cas chez Kant. Elle apparaît en effet chez lui dans la *Métaphysique des mœurs*, notamment dans la *Doctrine du droit*, et non pas dans la première *Critique*. Une autre manière de poser la question est donc : peut-on voir de *la raison pure* à l'œuvre dans l'économie politique ?

Toutefois, sans répondre ici à cette question massive, ni à celle de la pertinence de la prétention à être la plus « scientifique » des sciences sociales, il sera utile à notre propos de saisir les reformulations néo-kantiennes qui prévalurent au « tournant 1900 » dans la pensée allemande – alors même que les observations de Kant sur la logique (pour lui immuable), sur l'espace (qu'il ne concevait qu'eulclidien), etc. se voyaient bouleversées. Comme il ne s'agit pas d'exposer ici les théories de Frege, Hilbert..., nous nous limiterons à deux schémas en rapport aux questions d'économie politique, en particulier sur l'essence des phénomènes (comme le capitalisme), sur la méthodologie (l'individualisme méthodologique radical qu'on trouve chez Carl Menger ou Max Weber), et sur la conception de la « falsification » des théories selon Karl Popper.

Pour situer brièvement la pensée des années 1920 – et replacer Salin dans le contexte historique des théories de l'intuition dominantes en son temps –, remarquons que la refondation de la science économique sur l'individualisme méthodologique fut le modèle commun issu de la théorie « autrichienne » de Menger. Si Weber entendait aboutir à une histoire raisonnée (comme la dernière ligne du schéma 2, ci-dessous, le montre) et si cela différencie certes fondamentalement ces deux penseurs, le reste de leurs théories de la connaissance est très semblable : le point de départ commun des concepts univoques liés de manière causale, les différentes étapes qui s'en déduisent, le résultat d'une discipline organisée à nouveaux frais où l'on use d'un langage spécifiquement dédié à une science.

Schéma 2 : Types idéaux selon Max Weber



Les flèches du schéma 2 signifient « passage à l'étape suivante rendu possible l'accomplissement de l'étape précédente ». La flèche en pointillés désigne la rétroaction de l'histoire globale raisonnée sur la construction des concepts univoques de départ – cet « effet en retour » ne va certes pas sans difficultés conceptuelles quant à la méthode de construction. Elles tiennent encore ici à l'intuition, qui permet à Weber de construire ses multiples « idéaux-types ». S'ils sont déjà donnés « là » pour toujours, peuvent-ils aussi donner lieu à des reconstructions ? Une fois qu'ils sont acceptés, les déductions s'ensuivent, tout comme dans les modèles de la théorie économique moderne. Mais d'où viennent les concepts mêmes ? Et en quel sens sont-ils *préalables* à l'expérience ? Ils ne sont pas, chez Weber, a priori. Mais ils ne précèdent pas non plus l'expérience sensible comme les modèles mathématiques pour la réalité physique. Une piste à suivre pour répondre à ces interrogations est de rappeler le juriste accompli qu'était Weber, qui a pu construire ses concepts fondamentaux de la théorie de la société et de l'économie comme le juriste pénaliste, par exemple, peut, *mutatis mutandis*, cerner ceux de « meurtre », de « coups et blessures » ou d'« homicide involontaire ». Il est possible de

forger un consensus quant à la vérification de l'usage des termes, même s'il n'existe aucune procédure de mesure stricte, mais seulement des procédures *interprétatives*. Les tribunaux n'ont en réalité à se prononcer sur les concepts mêmes que dans des cas exceptionnels. Les idéaux-types précèdent l'expérience parce qu'ils sont l'objet de l'usage.

Un exemple illustrera brièvement la chose : si l'on doit expliquer le « capitalisme antique » – en tant qu'idéal-type –, le terme « capitalisme », appliqué à la période de l'Antiquité, peut sembler indu en ce qu'il condense l'expérience du capitalisme, qui est purement moderne dans la connaissance qui nous en est disponible, et nos connaissances sur le monde antique. C'est donc en un sens fortement atténué que l'usage de l'expression « capitalisme antique » sera possible. Mais ainsi, on reconstituera par oppositions successives (au capitalisme « moderne », au mode de production antique avéré historiquement, etc.) des idéaux-types permettant de présenter une histoire raisonnée, appuyée sur des faits empiriques, quoi qu'il en soit d'un « capitalisme » effectif dans l'Antiquité. Les idéaux-types ne sont de ce fait aucunement des types réels, mais ils décrivent pourtant bien une réalité du monde à travers la variation de mondes hypothétiques, à la limite d'un usage ironique du terme qui est choisi : le capitalisme antique n'est bien entendu pas celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou de 1900 !

Cela entraîne des différences considérables entre la méthode de Weber (schéma 2, *supra*) et celle de Popper qu'il convient d'évoquer enfin (schéma 3, *infra*). Popper conçoit la science comme devant être testée empiriquement selon les descriptions de la réalité effective – tandis que Weber opérait par opposition systématique d'idéaux-types en vue de caractériser la réalité mondaine effective d'une époque. D'une manière certes différente de Weber, par conséquent, mais de nouveau en lieu et place des solutions proposées par le néo-kantisme, la théorie de Popper suggérait que l'évolution des modèles en physique ou encore en sciences sociales consistait dans la mise à l'épreuve permanente de la science construite a priori *au sein de* l'expérience scientifique qui se rapporte aux faits contingents. Popper revendiquait d'ailleurs le statut de théoricien de l'activité plutôt dans

les sciences de la nature que de « l'esprit » (*Geisteswissenschaften*) auxquelles la science économique appartient en dépit de tout<sup>2</sup>.

La différence essentielle avec le schéma kantien est l'absence de proto-physique, qui ne peut naturellement pas sous-tendre l'édifice entier, puisque les cadres originaux que proposait Kant pour l'intuition de l'espace et du temps ne sont plus acceptés par la science dont parle Popper (pour Kant, l'espace était euclidien et, après Copernic, Newton en avait une fois pour toutes donné les lois, mais après les géométries avancées par Riemann et Lobatchevski, et les théories de la relativité de 1905 et de 1916, cela était bien moins clair). Il faut donc, aux yeux de Popper, soumettre la théorie à des protocoles stricts qui sont, eux, chargés d'encadrer l'intuition donnée dans l'expérience des objets. Peu importe d'ailleurs alors que les objets dont parle la science et ceux de l'intuition du sujet correspondent. C'est à la schématisation donnée par la théorie et manifestée dans ses prédictions testables que l'intuition médiatisée par les instruments scientifiques doit correspondre. La science distingue différents paradigmes et reconnaît donc leur caractère provisoire, le seul critère de validité des intuitions étant, même pour celles qui paraissent les plus « naturelles » à la pensée, de se soumettre à l'épreuve de la réfutation expérimentale.

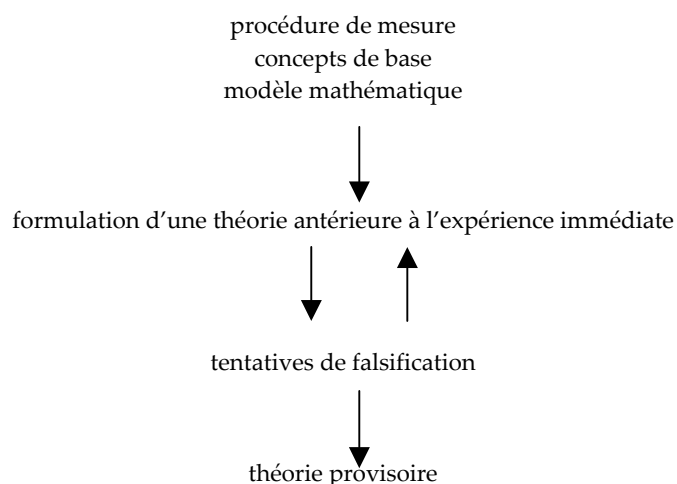
Après qu'est devenue compréhensible, grâce à Einstein, la multiplicité de mondes physiques possibles que l'on peut construire au moyen des concepts mathématiques, Popper fournit son épistémologie à une époque de la pensée. Elle passera elle aussi. Mais en économie, elle devait connaître son pic alors même que la philosophie passait outre Popper. En économie, la conviction demeure qu'il est

---

2. Si elle a rendu Popper fameux, la méthodologie dite de la « falsification » pourrait être rapportée dans une large mesure à l'œuvre de *l'économiste* Carl Menger (1840-1921). Sur sa méthodologie, voir Gilles Campagnolo, *Critique de l'économie politique classique. Marx, Menger et l'école historique*, Paris, PUF, 2004, partie III ; « Note sur le raisonnement marginal chez Carl Menger », *Revue française de sociologie*, n° 46 (4), numéro consacré à Weber, 2005, p. 799-808 ; « Constitution d'une approche réflexive comparative du capitalisme, ou : sur la nature de l'influence exercée par Carl Menger sur la pensée historique allemande entre Schmoller et Weber », *Histoire de la pensée économique allemande* (à paraître) ; *Recherches méthodologiques en sciences sociales et en économie politique en particulier*, traduction et présentation des *Untersuchungen* de 1883 de Menger (à paraître).

toujours loisible d'édifier, avec l'aide des mathématiques, différents mondes entre lesquels il reste ensuite à choisir de manière empirique en fonction des tests empiriques. La liaison entre les concepts physiques introduits par la formulation mathématique et la réalité « concrète », pour ainsi dire, sera alors établie au travers de la description obtenue grâce aux progrès des mesures et du calcul (des ordinateurs).

Schéma 3 : « Falsificationnisme » selon Popper



Les flèches du schéma 3 peuvent se lire : « l'étape précédente permet de passer à l'étape suivante ». La discussion doit porter sur la nature de la « permission » ainsi « obtenue ». Face à ces conceptions ici très – et trop – schématisées, le point majeur semble demeurer le suivant : les théories de la connaissance rationnelle veulent fixer les concepts qui cernent l'intuition d'où naît toute connaissance (Kant). L'application à l'économie politique peut donner des types de théorie de la connaissance divergents (Weber, Popper), et le rôle de l'intuition demeure central mais *fixé d'avance* : elle donne le matériau contingent.

Or on dira que, dans les humanités (au sens des « sciences de l'esprit », *Geisteswissenschaften* des auteurs, tous allemands, évoqués ici), les savants n'opèrent, quoi qu'il en soit, qu'avec ce que nous appellerions des concepts « en formation » (*Bildungsbegriffe*), dont la définition peut – voire *doit* (comme le montrent les flèches de rétro

action) – connaître une progression indéfinie par des révisions infinies. Le contenu des concepts n'est pas fixé une fois pour toutes, mais s'enrichit dans son développement même. Des glissements de sens et d'usage s'opèrent aux frontières labiles des disciplines avec, pour conséquence, l'apparition inévitable de courants de pensée qui font pendant aux « paradigmes » des sciences de la nature. Ces concepts ne précèdent pas l'expérience, mais entretiennent ainsi une relation dont peuvent ne suffire à rendre compte ni la comparaison wébérienne entre des mondes ni non plus la falsification poppérienne de modèles mathématisés.

C'est parfois au contraire d'une compréhension « interne » de la chose même, argumentera-t-on, que le concept doit surgir – notamment lorsque des acteurs humains y sont eux-mêmes en jeu. Ainsi, le concept correspondant à la période historique de la Renaissance ne surgirait pas seulement de la comparaison avec d'autres périodes que la Renaissance, ni ne pourrait non plus consister à tester la validité de telle modélisation donnée du phénomène Renaissance. Mais il pourrait consister à saisir l'esprit dans lequel l'homme de la Renaissance a vécu. C'est de la même manière qu'on apprend, dans un long et lent processus, à utiliser des adjectifs comme classique ou maniériste, en regardant l'art et la civilisation en général. Ici, certaines personnalités seront, plus que d'autres, douées d'intuition, prise cette fois en un sens différent, d'ailleurs plus proche de l'usage courant. Des autorités reconnues émergeront, des figures de proue en vogue dans les courants de pensée montreront des relations neuves : la reformulation de l'intuition dans cette perspective requiert un autre type de théorie de la connaissance. Une telle conception ferait alors, après deux siècles de théorie de la connaissance (dont nous avons donné quelques rappels), regarder l'économie politique *encore* comme une partie intégrante des sciences humaines, des humanités, au sens le plus classique.

### 3. Une théorie intuitive en place des théories rationnelles

Une théorie *fondée* sur l'intuition est-elle possible ? Historiquement, une tentative de défendre et d'illustrer la signification d'une telle réhabilitation de l'intuition a existé dans le cadre contemporain. Et c'est

parce qu'elle venait en concurrence des théories de la connaissance « rationnelles » et en connaissance de cause de la science modélisée et mathématisée qu'elle intéresse la philosophie de l'économie. C'est l'économiste Salin, qu'on présentera brièvement ici d'abord, qui l'a portée. Car, si ce dernier admet que les théories de la science économique ont été découvertes et formulées *en parallèle avec* celles des sciences de la nature dans la modernité, dans l'atmosphère de contestation des traits caractéristiques de cette modernité qui prévaut dans le cercle de penseurs réunis autour du poète Stefan George, auquel Salin prête allégeance, il refuse que l'économie soit définitivement redevable aux mêmes théories de la connaissance que les sciences de la nature. Quelle que soit, parmi les théories mentionnées dans la section précédente, celle qu'éclairait l'économiste moderne, Salin veut montrer une *autre voie possible*.

### *3.1. Edgar Salin : profil biographique*

Économiste et homme de lettres, Salin présenta une théorie qu'il voulut *différente* en saisissant un phénomène particulier (le capitalisme industriel en l'occurrence, dans l'économie politique du début du XX<sup>e</sup> siècle) pour tenter de remettre au premier plan un concept neuf et « purifié » d'intuition (*eine reine Anschauung*). Allemand d'origine juive, et de tradition humaniste, Salin fut l'un des fondateurs de la société List en 1925 – qu'il aida à recréer après-guerre, en 1954 –, de la revue économique à succès international *Kyklos*, et d'un institut de recherche économique spécialisé (l'institut *Prognos*). Sa perspicacité politique fut mise au service d'institutions gouvernementales et de l'industrie d'abord en Allemagne, puis à partir de 1927 il devint titulaire de la chaire d'économie à l'université de Bâle. Cette deuxième partie de sa carrière fait de lui tout autant un contemporain qu'un représentant de l'Allemagne de l'entre-deux-guerres. Ardent défenseur de l'intégration européenne depuis son poste d'observation suisse, il eut après les années 1970 de fréquents contacts avec Israël, où il dirigea des projets de recherche.

Au temps de ses études, menées à Heidelberg, et au début de sa carrière en Allemagne, Salin avait été un membre actif du cercle de penseurs réunis autour de Stefan George. Il eut alors pour professeur

Alfred Weber, admira Max Weber, fut l'assistant d'Eberhard Gothein. À la suite d'Alfred Weber, qui avait étudié von Thünen, il se consacra au domaine de la théorie régionale des localisations industrielles, sa thèse de doctorat portant sur le développement économique de l'Alaska (y compris le territoire du Yukon), suite aux ruées vers l'or. Il rédigea son *Habilitationsschrift* sur « Platon et l'utopie en Grèce » (1921), examinant l'essence de l'État grec selon Platon.

Surtout, Salin fut un des disciples enthousiastes réunis autour du charismatique poète Stefan George (1868-1933). L'hermétisme de ce dernier, influencé par Mallarmé et par les cercles symbolistes parisiens dans sa jeunesse, où il précisa sa conception de la prophétie poétique, attira autour de lui, dans l'Allemagne en crise sociale, politique et morale des années 1920, les jeunes hommes qui comptèrent parmi les plus brillants de cette génération dans presque tous les domaines de l'esprit. Salin l'économiste voua (comme Derleth, Gundolf, Kommerel, Wolfskehl) à la poésie de George, et à sa personne même, une véritable vénération. La rigueur formelle, la quête de l'inspiration et de l'autorité divines, l'esthétisme aristocratique des *Hymnes* (1890), d'*Algabal* (1892), comme la mélancolie qui inspira ensuite *L'Année de l'âme* (1897) avaient fait place à la quête d'une éthique, elle aussi aristocratique, et d'influence nietzschéenne dans *L'Étoile de l'Alliance* (1913) et surtout *Le Nouveau Règne* (1928), dont l'hostilité à la décadence devait ensuite servir d'alibi à d'autres suiveurs bien plus politiques et bien moins inspirés. Mais la communauté de bons esprits qui s'était réunie autour du « maître » avait un tout autre propos que la politique vulgaire, et elle aimait se comparer à l'Académie platonicienne – si George allait parfois jusqu'à parler de son propre « État » à propos de son cercle, il ne faut pas retenir du terme la déformation par le national-socialisme (George quitta l'Allemagne à son avènement), mais la ferveur de la quête prophétique.

Salin, à la suite de George, rejetait tant la conception du « désenchantement » (*Entzauberung*) du monde moderne (rapportée à la pensée de Max Weber) que le nivellement des valeurs culturelles et esthétiques, qui était associé par les membres du cercle à la modernisation, à la démocratisation et à la civilisation industrielle et petite-bourgeoise de l'Allemagne de Weimar. L'idée de progrès était le nœud du problème soulevé : signifiait-elle inéluctablement la fin des valeurs « supérieures », tant esthétiques que politiques ? Salin

abordait ces questions en économiste des pratiques industrielles, mais aussi en historien de la civilisation, et il chercha sa vie durant à interpréter les vues des philosophes pour répondre à ces questions (il traduisit plusieurs dialogues de Platon, écrivit un *Nietzsche et Burckhardt*, en 1959, témoigna de la pensée de George en 1948). Penseur non systématique, mais prolifique, peu versé en méthodologie, mais historien remarquable, Salin préféra suggérer des « visions » de l'économie plutôt que des modèles de cette dernière. En ce sens, sa proposition majeure demeure la « théorie intuitive » de l'économie (*anschauliche Theorie*).

### 3.2. La « théorie intuitive » (*anschauliche Theorie*) en économie

Salin s'est trouvé au carrefour des influences diverses dont nous venons de rappeler la prépondérante, celle du poète Stefan George et du cercle réuni autour de son autorité intellectuelle et charismatique. Mais il faut citer celle des frères Weber (Alfred, qui fut son professeur, et Max, qu'il entendit contrer) également. Elles jouèrent un rôle majeur dans la formation de la théorie « intuitive » que Salin proposa pour la nature du capitalisme moderne dans la réalité et la pensée économiques allemandes du début du XX<sup>e</sup> siècle, dans le tumultueux « entre-deux-Reichs » de la République de Weimar. La question décisive est la suivante : que Salin a-t-il accompli qui donne du crédit à la théorie intuitive ? La contribution majeure de Salin fut peut-être de distinguer nettement la théorie intuitive des théories rationnelles. Au début de l'entre-deux-guerres, sa production intellectuelle et sa souplesse d'esprit commençant d'être reconnues, il suscita autour de la notion de théorie intuitive un émoi considérable, et une polémique comme les économistes germaniques avaient, depuis le *Methodenstreit*, su en produire<sup>3</sup>.

De fait, il y avait depuis longtemps des exemples dans la pensée allemande, mais aussi dans l'histoire de la pensée économique la plus généralement diffusée, de ce qu'on pourrait appeler « théorie intuitive » – depuis aussi longtemps, disons, que les théories visaient à

---

3. Salin dressa lui-même la bibliographie de cette « querelle de la théorie intuitive » dans *Lynkeus. Gestalten und Probleme aus Wirtschaft und Politik*, Tübingen, Mohr, 1963, p. 210-212.

comprendre non seulement un état donné, mais encore la *transformation* des systèmes économiques. Rappelons, par exemple, comment Adam Smith avait rendu compte de l'évolution faisant passer du féodalisme au capitalisme<sup>4</sup>. Son insistance sur la dimension culturelle et les éléments de description est évidente, et son style peut difficilement être appelé autrement qu'intuitif, même s'il n'en est pas moins fondé sur une logique causaliste rigoureuse. En effet, il n'est pas nécessaire que notre jugement concernant les « grands propriétaires » (*great proprietors*) soit aussi sévère que celui de Smith, pour « voir » ce qu'il entend par le processus en question. Pour Smith, les marchands avaient poussé les propriétaires terriens à abandonner leur autorité féodale en les incitant à se fournir en biens de luxe qui les avaient ruinés, au lieu de conserver les troupes armées qui faisaient leur puissance. La consommation de luxe n'était pas une simple transition faisant passer d'une société de banquets – qu'avaient toujours donnés les seigneurs de guerre – à la jouissance privée, pour soi, des produits des voyages exotiques, mais c'est au contraire, entre ces deux stades, toute une époque qui a vécu sur la « représentation » donnée, depuis châteaux à la campagne et hôtels particuliers en ville, à travers les produits de luxe. Cela pouvait certes sembler frivole à Smith, mais ce n'est pas un hasard si l'Écosse possède encore les collections les plus remarquables de peintres paysagistes français et italiens des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : ce qu'on voit aujourd'hui à la *National Gallery* d'Édimbourg provient des propriétés d'un monde nobiliaire qui s'appauvissait par l'achat de ces trésors. Or, ce qui demande explication, ce n'est pas la description, mais le *sens* de tels phénomènes.

Bien entendu, rien ne peut empêcher l'économiste de considérer l'achat de peintures du XVIII<sup>e</sup> siècle comme une expression parmi tant d'autres, tout aussi insolites, de la maximisation de l'utilité gérée par l'agent économique particulier qu'est le gentilhomme des Lumières. Mais, à un niveau d'analyse plus profond, il faut reconnaître que celui-ci ne songeait pas à sa seule utilité propre, mais également à celle de ses hôtes qu'il espérait encore impressionner, ou auxquels il souhaitait plaire – espérant tirer un bénéfice réel pour lui-même, eût-il pu l'obtenir autrement et/ou à moindres frais, plus « économiquement » ?

---

4. Adam Smith, *The Wealth of Nations* (1776), éd. J. Cannan, Londres, Methuen Books, 1961 (1<sup>re</sup> édition, 1904), p. 437, p. 440.

Voilà ce dont il s'agit de rendre compte. À un niveau encore plus « intuitif », nous comprenons donc que la magnificence manifestée par la noblesse masque un déclin social, contre quoi elle lutte, et qui s'accompagne d'un regain de raffinement culturel.

Or la théorie positive moderne nous a enseignés à interpréter ces facettes du phénomène de « représentation » et du luxe comme des externalités inhérentes au phénomène de consommation. Le noyau rationnel de la théorie économique, ou du moins sa formalisation, se trouve étendu de la sorte à des questions nouvelles. Le besoin de visualiser l'enchaînement du phénomène observé dans la culture, de disposer d'une théorie intuitive, s'en trouve apparemment réduit d'autant. Cependant, il n'en demeure pas moins heuristique et suggestif. Aussi bien, la question se pose de l'individualité historique de chaque transformation observée. La compréhension théorique des traits caractéristiques singuliers et *uniques*, propres à un développement historique donné, pourrait être recherchée à travers une multiplicité de modèles variés. Mais, en fin de compte, ne paraîtra sans doute véritablement convaincante que la combinaison qui en appelle *aussi* à une compréhension intuitive, en procurant une description résumée qui combine magistralement éléments historiques et théoriques. C'est bien là ce qui emporte finalement l'adhésion. Ou du moins, c'est là ce que soutint Salin et ce que la théorie intuitive, notamment telle qu'elle a été formulée par lui, propose, défend et entend illustrer. Ce qu'on a dit ici des transformations économiques pourrait tout autant valoir pour des questions de politique économique – quelle que soit l'époque, notamment quant aux faits culturels sous-tendant les efforts de l'unification européenne contemporaine (un autre débat).

Après cette exemplification générale très simplifiée qui légitime en quelque sorte la présence de la théorie intuitive en économie, tentons de cerner plus précisément le sens que lui donna Salin. L'analyse du pouvoir synthétique de la science et de l'art par l'esprit devait permettre de saisir les enjeux essentiels de cette problématique à propos des formes de compréhension du capitalisme. La théorie de la connaissance qui sous-tendait l'entreprise de l'économiste est ici primordiale.

Salin reprenait la théorie de la connaissance du cercle de George, dont une formulation avait été donnée par Edith Landmann, un autre

membre. Nous la résumons dans le schéma ci-dessous (schéma 4) telle qu'il semble légitime de l'interpréter à la lumière des exposés de Salin et de l'ouvrage donné en 1923 par Landmann, *La transcendance du connaître*<sup>5</sup>. La question posée par Landmann, Salin et plus généralement les disciples de George intéressés par l'« économie » (qui n'était certes pas un sujet central dans le cercle) était comment rendre compte de ce qui est *au-delà* du noyau rationnel théorique de la science positive, notamment dans sa version formalisée et mathématisée. L'objectif et la difficulté majeure consistaient à mettre au jour le contenu du savoir *en excès* par rapport à l'édifice théorique « technique », et à faire apparaître le contenu « intuitif » d'un tel savoir explicitement. Cela devait ancrer définitivement l'économie dans les humanités. Ce qui n'est pas modélisable est ici ce qui intéresse les savants, voilà le credo de la théorie intuitive face aux mathématiques, dont l'utilisation dans les années 1920 n'est déjà plus dans son état embryonnaire. Plus profondément, face à tout ce qui échappe à l'intuition dans la construction rationaliste, la distinction opérée entre « connaissance partielle » (*Teilerkenntnis*) et « connaissance globale, ou d'ensemble, ou encore totale » (*Gesamterkenntnis*) doit servir de concept opératoire et central, comme le montre le schéma suivant, retraçant le processus de formation qui engendre la production de la connaissance dans les sciences de l'esprit.

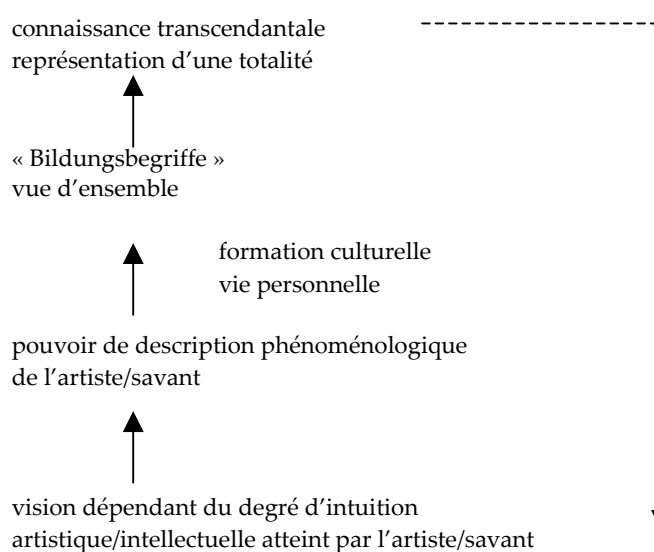
À la différence des théories de la connaissance où la déduction (transcendantale ou logique et positive) figure une suite descendante de conséquences logiques, avec des « remontées » éventuelles rétroactives, ici c'est une ascension au sens propre qui est orientée vers une « représentation totale ». Cette dernière définit seule la connaissance transcendantale, non plus, comme chez Kant, en tant que détermination des conditions de possibilité de la connaissance des phénomènes, mais comme connaissance de ce qui va (quoi que ce soit) au-delà (*jenseits*) du savoir positif. La rétroaction, ici, consiste en un retour, non aux choses, mais à la vision « intuitive » qui est la base du processus. Le savoir positif est obtenu comme un « sous-produit » (*Nebenprodukt*), contenu à titre de partie subordonnée au tout de la représentation, et constitué par la description formelle de phénomènes recons-

---

5. Edith Landmann, *Die Transcendenz des Erkennens*, Berlin, Bondi, 1923.

truits bien plus largement au travers de la rationalisation constructive et/ou de l'observation empirique.

**Schéma 4 : Théorie intuitive ou d'ensemble (*Gesamterkenntnis*) des économistes du cercle de Stefan George (interprétation proposée à partir des analyses de Salin et de l'ouvrage d'Edith Landmann, 1923)**



Mais ce savoir-là est bien *secondaire* ; il pourrait ne pas figurer dans un schéma qui présente la seule part véritablement créatrice comme due à l'ascèse de l'artiste/savant vers la « connaissance d'ensemble ». Les flèches donnent ainsi l'ordre de dépendance entre les étapes : tout part de la vision originelle que possède l'être spécial qu'est l'artiste/savant. La différence entre les deux types de profession-vocation (*Beruf*) ne doit plus ici jouer de rôle du fait que, compris au sens de la « théorie intuitive », tous deux proposent une nouvelle manière de voir (*anschauen*) et de concevoir (*begreifen*) le monde. Qui a eu l'intuition originelle doit s'occuper de la décrire (étape phénoménologique) ; c'est alors que des facteurs culturels et personnels interviennent – parmi lesquels l'autorité dont il dispose et que soutient la reconnaissance de la part des disciples zélés qui l'entourent et l'aident à exprimer toutes ses potentialités, comme un *médium* qui aurait la

lourde tâche de dire tant le beau que le vrai. Enfin, la représentation totale qui en résulte, en fonction de la réception obtenue, produit un effet en retour sur la « vue d'ensemble », et sur la personnalité de l'artiste/savant, qui est ainsi une sorte d'« élu ».

Le cercle autour de Stefan George illustre parfaitement ce fonctionnement. Et Salin embrassait avec révérence les idées du maître et cette théorie de la connaissance<sup>6</sup>. Il y voyait le moyen de construire des idéaux-types *suggestifs* et, du point de vue heuristique, plus utiles à la science que ceux de Weber. Une anecdote rend manifeste cette opinion : Salin avait demandé à Weber son opinion sur la façon dont le grand historien Mommsen, prix Nobel de littérature, présentait l'histoire romaine ; Weber ayant répondu abruptement : « Ce n'est pas de la science ! », Salin répliqua : « Alors, je ne sais pas comment *votre* science peut bien servir ce qu'il y a de vif en nous, et pourquoi elle devrait nous intéresser... »<sup>7</sup>

### 3.3. La théorie intuitive et le phénomène du capitalisme

Salin appliqua la distinction des deux types de connaissance (l'une « partielle » et positive, l'autre opposée à la connaissance « totale » et « intuitive ») à explorer le phénomène du capitalisme. Il commenta en particulier l'ouvrage que Werner Sombart avait donné en 1927, *Der Moderne Kapitalismus*<sup>8</sup>. Subissant de nombreuses critiques, l'ouvrage avait notamment été éreinté par l'économiste historiciste Lujo Brentano qui lui reprochait de nombreuses erreurs factuelles dans une description qui semblait trop vaste pour être partout exacte. Salin prit la défense de Sombart, arguant que l'ouvrage n'avait pas vocation à faire référence dans l'histoire des faits, mais dans celle de la pensée et que

---

6. Dans son *Habilitationsschrift* sur « Platon et l'utopie en Grèce » (*Platon und die griechische Utopie*, Munich, Duncker, 1921), Salin suggérait que le jeune Aristote avait dû aider son maître déjà âgé à rassembler le matériel nécessaire à la rédaction des *Lois*. Il manquait de preuves et George exerçait une autorité morale telle sur son cercle qu'il lui suggéra de prendre son assentiment à l'hypothèse formulée sur la rédaction des *Lois* en guise de preuve suffisante ; Salin rapporte l'anecdote dans ses mémoires : *Um Stefan George. Erinnerung und Zeugnis* (1948), Munich, Küpper, 1954, p. 44.

7. *Ibid.*, p. 110-111.

8. Werner Sombart, *Der Moderne Kapitalismus* (1927), Munich, DTB, 1987.

son objectif était théorique, au sens d'une théorie globalisante du phénomène. Il ajoutait que, de ce point de vue, il était de peu de gravité que des erreurs de fait se soient introduites parmi les multiples illustrations d'une perspective plus large. Rendre compte d'un phénomène dans son ensemble excusait, en somme, ces vétilles. D'un point de vue purement historique, on jugera cette défense pour ce qu'elle vaut, mais qu'on remarque que les reproches pointilleux des spécialistes en tous domaines n'ont jamais épargné les grands ouvrages qui ont pourtant marqué des avancées majeures pour comprendre les phénomènes. Sans doute Sombart ne faisait-il pas exception, et c'est effectivement la grandeur de sa tentative de définition du phénomène qui demeura marquante.

Seulement, de quelle *théorie* s'agissait-il chez Sombart et, par extension, chez son avocat pour l'occasion ? Le terme « capitalisme » désigne ici d'emblée une totalité, non pas seulement une procédure de création de valeur marchande, ni une simple répartition juridique des moyens de production. C'est pourquoi le concept ne pouvait résulter ni seulement d'une accumulation de données (dans le style de la compilation historiciste), ni non plus d'une simple hypothèse formulée a priori, en fonction de termes exclusivement logiques. Le terme même dénote une *intuition*, et simultanément, une unité cognitive<sup>9</sup>. L'unification conceptuelle ainsi réalisée sous un terme qui recouvre un « concept collectif » – ce à quoi par excellence s'était opposé Menger dans le *Methodenstreit* – se justifiait, pour Salin, parce que le sens du terme n'était pas épuisé par les seuls phénomènes économiques auxquels on penserait d'emblée (les entrepreneurs, les banques, les industries constituant les structures de ce mode de production), ni guère plus par une reconstruction rationnelle telle que la propose la construction d'un idéal-type – dans l'optique wébérienne, adaptée, elle aussi, nous l'avons dit, des conceptions de Menger.

Max Weber aurait, quant à lui, certes approché des *facettes* de la totalité au moyen d'idéaux-types sociologiques variés, mais il n'aurait pas embrassé la totalité comme Sombart le faisait. Un autre économiste majeur, Walter Eucken, le chef de file de l'ordolibéralisme nais-

---

9. Nous paraphrasons volontairement l'article « Hochkapitalismus » repris dans E. Salin, *Lynkeus*, *op. cit.*, p. 192 et suiv.

sant dans la même période où Salin et Landmann proposaient leur vision des choses, aurait, lui, combiné des modèles de formes de marché et de systèmes de crédit pour donner une description « phénoménologique », mais *réduite* – du fait de l'analyse phénoménologique même<sup>10</sup> –, du phénomène, sans en soupçonner l'essence *dans son ensemble général*, celle que Sombart montrait. Weber et Eucken procuraient deux exemples de cette « connaissance partielle » qui était, à son niveau, légitime, mais au-dessus de laquelle il s'élevait<sup>11</sup>.

Mais en quoi une conception telle que celle qui est rapportée ici, issue de l'histoire de l'entre-deux-guerres en Allemagne, est-elle véritablement valide pour saisir un phénomène *économique* ? Avant tout, elle est *suggestive*. Sa force évocatrice est indéniable, même si elle n'est pas logiquement rigoureuse. La distinction proposée entre les types de connaissance (partielle et totale) permet d'admettre qu'il y a un aspect intuitif dans *toute* théorie rationnelle, mais que celle-là met simplement l'accent sur la facette qui ne le contient pas. La théorie intuitive voudrait, elle, changer l'accent, et fixer avec les yeux de l'artiste et du savant inspiré ce qui échappe au rationaliste positiviste – cela sans nier la légitimité du savoir positif, mais en excluant qu'il puisse prétendre valoir à titre unilatéral et *exclusif*. Est-ce qu'en mathématiques, outre la démonstration formelle qu'il donne, le mathématicien ne possède pas une part d'intuition de son objet, et cette part n'est-elle pas créatrice ? Et si son lecteur ne connaît pas cette dernière, il ne comprend à son tour les formules qu'en suivant la démonstration pas à pas, toutefois rarement « en aveugle », sans chercher à saisir le propos d'ensemble de la liste d'équations qu'il a sous les yeux. De même, Salin proposait de regarder l'ensemble des théorisations rationnelles comme des étapes d'un raisonnement dont l'intuition générale constitue la part véritablement suggestive et nécessaire pour bien

---

10. Voir à ce sujet G. Campagnolo, « Les trois sources philosophiques de la réflexion ordolibérale », *L'ordolibéralisme allemand : aux sources de l'économie sociale de marché*, P. Commun dir., Paris, CIRAC, 2003, p. 133-149.

11. Outre l'anecdote évoquée précédemment, Salin réaffirme son avis sur Weber, et la primauté du « jugement d'ensemble » d'un seul coup d'œil sur les phénomènes, dans *Politische Ökonomie. Geschichte der wirtschaftspolitischen Ideen von Platon bis zur Gegenwart* (1923), Tübingen, Mohr, 1967 (5<sup>e</sup> réédition), notamment p. 185.

saisir le raisonnement même. La théorie intuitive englobe donc les théories rationnelles, précisément parce qu'*elle seule* renvoie à la totalité de ces dernières.

Mais un certain nombre d'objections se font bientôt naturellement jour. Ainsi, toute totalité est contenue dans un autre tout plus vaste, de sorte qu'un paradoxe formellement analogue à celui de « l'ensemble des ensembles » devrait menacer la construction. Les critiques peuvent alors porter sur la théorie de la connaissance qui fonde la théorie intuitive (voir le schéma concernant Landmann ci-dessus), ou sur l'application de celle-ci à l'économie politique. Si elle se voulait logiquement parfaite, la théorie intuitive serait-elle défendable ?

#### 4. Ambitions, ambiguïtés et limites de la théorie intuitive

La première défense que peut présenter la « théorie intuitive » consiste en ce que Salin ne prétendit *jamais* qu'elle dût être logiquement parfaite, car son style de construction même ne mettait pas au premier plan le critère de cohérence interne, mais celui d'efficacité dans la « représentation du monde » : l'« *anschauliche Theorie* » est avant tout une *Anschauung*. Plutôt, Salin souligna, au contraire, que, puisque chaque partie d'un tout théorique forme, elle aussi, une « théorie » en soi, il peut alors exister autant de « théories intuitives » que de théories économiques « tout court ». La représentation qu'on obtient d'une réalité objective y est simplement obtenue *autrement* que dans la théorie rationnelle correspondante. L'objection peut porter sur ce mode d'obtention, si l'on veut lui dénier le qualificatif de scientifique, mais non sur le fait que ce soit l'objectif de Salin de la tenter. En somme, les membres du cercle de George revenaient sur le rejet de l'intuition intellectuelle par Kant. La nostalgie antimoderniste qui les meut est un regret de l'époque de la pensée où une telle intuition était acceptée dans le savoir. Dans le monde moderne, elle se retrouvait réservée aux artistes, qui avaient ainsi à charge de porter les « visions du monde », et refusée aux savants.

Devant les difficultés inévitables qu'un tel retour pré-kantien ne pouvait que susciter, il pouvait sembler aux hommes de science plus prudent d'abandonner toute ambition de ce genre. La vacance laissée

par le renoncement tant à la vision intuitive qu'à l'ambition totalisante conduit cependant à une insatisfaction de l'esprit, à qui l'entendement présente ainsi ses limites, dans l'impossibilité de saisir le tout. Il peut alors paraître souhaitable et audacieux de jouer l'erreur grandiose plutôt que l'insipidité moderne, car si le risque de la première est de se tromper du tout au tout, celui de la seconde est de négliger les traits les plus intéressants des phénomènes. Est-il plus satisfaisant, voire plus utile, de renoncer à certaines formes du connaître ? Au moment où certains (comme dans le Cercle de Vienne) voient là l'honneur de la pensée, la voie empruntée par George et les siens est symétriquement inverse.

En préférant ne pas renoncer aux avantages attendus de la compréhension intuitive des phénomènes, ce type de théorie contraint de défendre sa conception dans les termes d'une efficace plus concrète. Salin abandonna donc la théorie générale de l'économie aux versions « rationnelles » de la synthèse néoclassique triomphante, au profit d'une approche des aspects moins connus des formes irrationnelles du comportement de l'agent économique. La théorie intuitive entendait précisément répondre à ce type d'aspiration à une connaissance « complète » qu'ont aussi illustrée, à des titres divers, List, Marx ou Keynes (qui figure ainsi des deux côtés de la théorie selon Salin) quand ils avaient combiné une approche intuitive d'ensemble et des approches rationnelles partielles dans leurs théories régionales. Mais, alors que l'innovation véritable se faisait ailleurs à l'époque (dans la macroéconomie keynésienne), Salin revenait, lui, sur la dichotomie des types d'action formulée par Vilfredo Pareto, louant la séparation établie par ce dernier (au moins dans une partie de son œuvre) entre théorie rationnelle de l'équilibre général et théorie sociologique des formes alogiques d'action<sup>12</sup>.

L'exclusivisme méthodologique unilatéral de l'équilibre général selon Walras et des économistes mathématiciens de l'époque, comme Auspitz et Lieben, présentait à Salin le repoussoir d'une approche économique qui faisait d'eux des théoriciens limités au « rationalisme ». L'économie doit être plus que cela aux yeux de Salin

---

12. *Ibid.*, p. 181. Voir B. Schefold, *Zum Geleit. Kommentarband zur Faksimileausgabe von Vilfredo Pareto und seinem « Manuale »*, Düsseldorf, Verlag Wirtschaft und Finanzen (Klassiker der Nationalökonomie), 1992, p. 5-39.

si elle veut être fidèle à Smith, bien que ses interprètes aient préféré ne considérer que le théoricien rationnel qui émergea sous la plume de... Ricardo. Sans honnir ceux qu'il considérait comme les casuistes d'une scolastique moderne pleine de modèles, Salin gardait des économistes allemands, historicistes (comme Hildebrand) ou non (comme von Thünen), la visée intuitive et l'ambition du système. Certes, ses prédécesseurs n'avaient pas atteint le but, et Salin condamnait ainsi Gustav Schmoller pour avoir échoué parce qu'il s'était noyé dans les détails en cours de route<sup>13</sup>. Du point de vue historique, chez Salin en particulier, la théorie intuitive était alors la réponse double à l'échec de l'historicisme allemand, d'une part, et au refus d'épouser les théories de la connaissance autrichienne, wébérienne ou poppérienne, d'autre part. Du point de vue théorique, la théorie intuitive impliquait le rejet du rationalisme au profit d'une attention désormais tournée vers les parts le plus souvent négligées de l'activité économique, comme la compréhension du monde au sein duquel l'économiste évolue avec ses contemporains.

Souligner le contraste entre théorie intuitive et théories rationnelles avait aussi poussé à rapprocher la première de l'école historiciste, dont la mort de Schmoller, en 1917, semblait avoir sonné le glas, tandis qu'on tendait à identifier les secondes avec l'approche formalisée. La théorie que Salin proposait n'était donc pas loin de reprendre le flambeau historique, mais cette branche de l'économie n'était alors plus qu'une sous-discipline. L'ambition autrefois immense des Roscher, Hildebrand, Schmoller avait trouvé refuge après le *Methodenstreit* dans l'étude comparative des systèmes économiques – une approche qui permet certes d'introduire les concepts de la théorie intuitive, mais qui ne saisit sans doute pas vraiment l'« essence » de la théorie de la connaissance sous-jacente, et n'en remplit pas parfaitement les tâches, ou du moins ses prétentions les plus vastes.

C'est donc de manière nécessaire, et non rédhitoire, que le discours de la théorie intuitive comporte une part de flou. Elle est inévitable et, en un sens, délibérée. En est d'ailleurs symptomatique la difficulté même de traduire l'expression originale d'« *anschauliche Theorie* ». Nous avons choisi de suivre l'usage qui s'est imposé et de parler de « théorie intuitive », mais l'expression « théorie essentielle »

---

13. *Ibid.*, p. 182.

a aussi été proposée par Salin pour l'opposer à « théorie rationnelle »<sup>14</sup>. L'effet produit sur le lecteur sera peut-être différent selon la traduction utilisée : qu'on se souvienne qu'à la même époque Eucken cherchait comment nommer l'*eidōs* des phénomènes économiques, c'est-à-dire leur « essence réduite » à la manière de la phénoménologie husserlienne.

Mais la difficulté de traduire le terme signale la difficulté de constitution du concept. Elle n'est que reportée d'un cran si l'on préfère se résigner, en connaissance de cause, à juger impossible la vision d'ensemble à laquelle aspirait Salin mais à laquelle il devait, à son tour, dans la pratique substituer la multiplication des perspectives partielles qu'offrent, par exemple, les idéaux-types wébériens. La question est de savoir comment le capitalisme, phénomène fluide et ambigu par excellence, pourrait être une forme globale, une *Gestalt*. La difficulté du concept tient à ses contradictions internes<sup>15</sup>. Salin les déplorait dans ce qu'il jugeait être l'autonomie prise par le capitalisme des années 1930. Mais n'était-ce pas un phénomène antérieur, synonyme de « désenchantement », souligné par Weber, et déploré par les disciples de George ? Était-ce la suite de cette rationalisation des comportements qui avaient jadis été relatifs au religieux (Weber l'avait montré dans les textes réunis pour former *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*) ? Était-ce la chrématistique aristotélécienne, aux yeux de l'humaniste féru de lettres anciennes qu'était Salin<sup>16</sup> ? En dépit de toutes les incertitudes, l'ambition jamais abandonnée d'« intuitionner » (puisque c'est le sens étymologique d'*intuitere*, « voir ») le phénomène du capitalisme a toujours prévalu chez Salin.

Quant au capitalisme, l'approche postulée par Salin ne consistait finalement pas à l'identifier à une création humaine, comme l'est une œuvre d'art, mais à une force anonyme, une puissance autonome qui

---

14. *Ibid*, p. 184. En anglais, la solution proposée par Fritz Redlich n'en est pas une puisque, à « *rational theory* », il propose d'opposer un terme... allemand : « *theory of economic Gestalt* ». Ce choix a néanmoins le mérite de signaler la perspective prise sur la « forme d'ensemble » des phénomènes et de renvoyer à l'origine goethéenne du terme, à laquelle Salin lui-même faisait allusion. Voir E. Salin, *Lynkeus*, *op. cit.*, *passim*, et *Politische Ökonomie*, *op. cit.*, *passim*.

15. Et que disait donc d'autre, à l'époque, Schumpeter, dans un oxymore tel que « destruction créative » ?

16. Salin pose lui-même ce problème dans *Lynkeus*, *op. cit.*, p. 209.

s'était développée d'elle-même et quasi organiquement, au travers de l'action humaine non coordonnée. Si le résultat n'avait été ni voulu, ni prévu, ni anticipé par les hommes, a posteriori, il devait être possible de le saisir comme un tout – d'où l'éloge de la tentative de Sombart. Du point de vue des résultats opératoires de cette analyse, Salin jugeait qu'elle montrait d'ailleurs à quel point le progrès humain obtenu par le capitalisme moderne était douteux et combien les conquêtes en étaient violentes (ces aventures coloniales notamment dont l'Allemagne avait été privée, puis où elle s'était tard et mal lancée). L'ordre économique peut offrir à certains la prospérité et permettre la réalisation de leurs ambitions, mais à quel prix ! Honneur et grandeur y sombraient. Salin, à la suite de George, vitupérait l'ordre moderne et il acceptait bon nombre des observations faites par Schmoller un demi-siècle plus tôt, espérant donner, lui enfin, cette vision « compréhensive » globale du phénomène grâce à la théorie « intuitive ». Avait-il mieux réussi à représenter le capitalisme en *Gestalt* ? Les exégètes de ses textes en jugeront à partir des esquisses magistrales qu'il a jetées, mais il nous faut avouer qu'aucune, à vrai dire, n'offrit jamais le tableau final envisagé.

##### 5. Quelle est la survivance de la théorie intuitive ?

Concluons que les ambiguïtés de la théorie intuitive ainsi définie doivent se retrouver, de même, au plan méthodologique de la théorie de la connaissance sous-jacente. Si l'on récapitule les influences sur Salin qui ont nourri sa version de la théorie intuitive, la disparité domine : Salin était critique de Max Weber, tout en admirant ses efforts ; l'influence néo-kantienne, à laquelle il n'a pas non plus été insensible, se heurtait à l'atmosphère vivace autour de Stefan George, de loin prédominante dans ses options<sup>17</sup>. Il faut souligner à quel point Salin connaissait ce dont il se faisait le critique, à savoir la théorie marginaliste formalisée de la synthèse néoclassique, d'une part, et ces domaines spécialisés, d'autre part, dans lesquels il avait lui-même travaillé,

---

17. Plusieurs anecdotes montrent les hésitations, notamment lorsque Salin ne put s'empêcher de revenir sur le jugement (rappelé précédemment) selon lequel la science wébérienne « ne nous intéresse » pas.

à propos desquels la connaissance ne pouvait être que « partielle » (*Teilerkenntnis*, évoquée plus haut), et qu'il jugeait sévèrement leur objectif final si réduit<sup>18</sup>.

Proposer une théorie qui fût logiquement rigoureuse supposait sans doute de choisir entre ces voies – ce que Menger, précisément, avait exigé des historicistes dans le *Methodenstreit*. C'était ce à quoi Salin ne pouvait se résoudre : sa vénération inconditionnelle pour George lui interdisait d'accepter les justifications d'un rationalisme aux limites trop étroites ; ses aspirations allaient à de plus hautes valeurs pour la science... Si l'appendice méthodologique de son *Politische Ökonomie (Économie politique)* de 1923 se contente de décrire les rôles complémentaires de l'histoire et de la théorie dans la pensée économique et sociale (d'une manière que ni Menger ni Weber n'eussent sans doute désapprouvée), ses autres textes témoignent qu'il refusait d'opter ou de clarifier ses choix, ceux devant lesquels Menger avait mis les économistes allemands en demeure de se prononcer depuis le *Methodenstreit*, un demi-siècle plus tôt. L'influence de la théorie de la connaissance issue du cercle de George restait la seule profession de foi de l'économiste qui clôturait son propos sur un éloge de la *Gestalt* goethéenne en vue de connaître la nature. C'est en ce sens qu'il convient de conclure sur la survivance de la « théorie intuitive ».

Que reste-t-il en effet de la théorie de la connaissance proposée par Landmann, Salin, et plus largement de l'influence du cercle réuni autour de George sur la théorie de la connaissance en économie ? Salin demeura toujours persuadé que le Sombart de *Der moderne Kapitalismus* avait été incompris<sup>19</sup>. L'approche globale d'un phénomène économique devait être possible qui ne le réduise ni à des éléments

---

18. La tradition rapporte que, lorsqu'il commença à enseigner l'économie à Heidelberg, son enseignement était si conforme au marginalisme néoclassique que Salin était surnommé par ses étudiants « *Herr Grundnutzen* » (« Monsieur Utilité marginale »). En élève d'Alfred Weber, Salin avait aussi poursuivi les travaux de son maître sur von Thünen et, notamment, la théorie régionale des localisations industrielles. Il l'avait appliquée très concrètement au cas du développement économique de l'Alaska et du Yukon.

19. Y compris (on peut s'en réjouir) lorsqu'il fit plus tard, en 1934, ses offres de service aux officiels du parti nazi, qui les rejetèrent dédaigneusement. Salin revint à Sombart, voir notamment E. Salin, *Lynkeus, op. cit.*, 1963, p. 41-46, p. 314-344.

techniques formalisés, ni à une *eidétique* inspirée (chez les ordolibéraux suivant Eucken) par l'application de la phénoménologie à l'objet de l'économie. Une approche de ce genre devrait englober la compréhension des phénomènes dans une « intuition » au sens étymologique du terme, plutôt que l'analyse, certes tout à fait légitime (aussi formalisée et mathématisée qu'on le voudrait) mais partielle et, à ce titre, insatisfaisante.

Toutefois, à défaut de la réalisation rêvée par Salin, mais qu'il n'a pas fournie, où se trouve donc la source d'inspiration la plus fondamentale du projet alternatif à la connaissance formalisée, et est-elle encore vive ? Répondre à la deuxième question dépasse le cadre du présent article, et la démonstration que la réponse n'est pas négative demanderait d'autres développements. Y a-t-il alors des éléments non modélisables (en raison de leur complexité extrême même, par exemple) ou des éléments qu'il n'y aurait finalement pas intérêt à reproduire avec leurs particularités dans un « modèle » qui n'en serait plus un ? Est-il alors pour autant impossible de reproduire ce que la modélisation échouerait à montrer ? La question est posée en quelque sorte par la théorie intuitive<sup>20</sup>.

La question de l'identification de la philosophie sous-jacente inspirée par George peut trouver, pour finir, son approfondissement dans un retour à Goethe. Salin lisait le natif de Francfort au travers du portrait dressé dans l'ouvrage fameux dédié au poète par Gundolf, autre disciple de George<sup>21</sup>. Dans ce texte de 1917, Gundolf montrait Goethe dans l'unité pleine de sa vie et de son œuvre. Cette bibliographie développait la conception de l'unité de l'art et de la science du poète, tant à travers ses poèmes et ses tragédies que dans ses théories sur les couleurs, la croissance des plantes, etc. Le voyage de Goethe en Italie avait convaincu le poète de l'unité du monde, issue des Grecs (et peut-être perdue après eux...), ainsi que de la continuité entre les formes d'art créées par l'homme et les apparences présentées par la nature – c'est ce que rend sensible une meilleure connaissance des causes des phénomènes. Ainsi, la géologie peut expliquer l'émergence des paysages aux yeux humains. L'anatomie permet, de son côté, de visualiser la conformation du corps humain.

---

20. Notamment sur les questions de simulation, dans un travail à paraître (Campagnolo).

21. Friedrich Gundolf, *Goethe*, Berlin, Bondi, 1917 (2<sup>e</sup> édition).

La représentation artistique n'est indépendante ni des formes prises par les plantes dans leur croissance, ni des forces de développement à l'œuvre dans la nature et dans l'art<sup>22</sup>. Les mêmes tendances communes tendent à développer ce que Goethe appelait des « formes polaires », magnifiant *l'ensemble* de l'activité humaine. Là où un théoricien moderne de l'évolution (Gundolf se référait à la théorie de Darwin) parlerait donc, avec raison sans doute, de sélection et de mutations, le poète aurait répliqué par la forme générale des phénomènes, une *Gestalt* non modélisable – *intuitionnée* et, finalement, « intuitive ».

Interpréter comme un tournant *subjectif* le recours à l'intuition du poète/artiste/savant, ce serait souhaiter que soit réalisé le droit proclamé par la théorie intuitive pour un membre de la communauté scientifique à se risquer à « dire le monde en son entier » sans être désavoué par la communauté dont il attend sa reconnaissance. Alors que la méthodologie positiviste des économistes semble entrer en crise, la science y trouverait-elle une fécondité renouvelée ? La redécouverte de l'approche « intuitive », telle que jadis suggérée par Salin, servirait-elle de nouveau à interpréter le phénomène du capitalisme<sup>23</sup> ?

---

22. *Ibid.*, p. 376-378.

23. L'étude ici présentée résulte d'une coopération entre les deux auteurs, B. Schefold et G. Campagnolo, le second étant responsable de la traduction et de l'adaptation française. Elle a bénéficié du soutien du programme « Approches réflexives des formes du capitalisme au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle », sous la convention passée entre le Centre d'épistémologie et d'ergologie comparées du CNRS (CEPERC, UMR 6059), sous la direction scientifique de G. Campagnolo pour ce programme, et le Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne (CIERA) pendant les années 2004-2005 et 2005-2006. Le présent texte résulte de la journée « Salin et la "théorie intuitive" de l'économie politique (*Anschauliche Theorie der Nationalökonomie*) », tenue le 14 novembre 2005, et de la communication « Le débat méthodologique entre Max Weber et le cercle autour de Stefan George : tentative d'analyse », donnée par B. Schefold lors du colloque de clôture du programme, tenu les 17 et 18 mars 2006 à Aix-en-Provence. La révision, la traduction et les adaptations du texte ont également été discutées entre les deux auteurs sur la base de versions antérieures courtes en langues étrangères par B. Schefold : « Die Welt des Dichters und der Beruf der Wissenschaft », *Wissenschaftler im George-Kreis*, Berlin, De Gruyter, 2005, p. 1-33 ; 2004, « Edgar Salin and his concept of *Anschauliche Theorie* during the Interwar Period », *Annals of the Society for the History of Economic Thought*, 46, 2004, p. 1-16. Outre les institutions déjà

## Bibliographie

- CAMPAGNOLO G., *Critique de l'économie politique classique. Marx, Menger et l'école historique*, Paris, PUF (Fondements de la politique), 2004.
- , « Les trois sources philosophiques de la réflexion ordolibérale », *L'ordolibéralisme allemand : aux sources de l'économie sociale de marché*, actes du colloque « Ordolibéralisme », P. Commun dir., Paris, CIRAC-CICC, 2003, p. 133-149.
- trad., *Recherches méthodologiques en sciences sociales et en économie politique en particulier* (C. Menger, *Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften und der politischen Ökonomie insbesondere*), Paris, à paraître.
- GUNDOLF F., *Goethe*, Berlin, Bondi, 1917 (2<sup>e</sup> édition).
- KANT E., *Critique de la raison pure* (1781), trad. A. Delamarre et F. Marty, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Pléiade), t. I, 1980.
- LANDMANN E., *Die Transzendenz des Erkennens*, Berlin, Bondi, 1923.
- SALIN E., « Die wirtschaftliche Entwicklung von Alaska (und Yukon-Territory. Ein Beitrag zur Geschichte und Theorie der Konzentrationsbewegung », thèse de doctorat, *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, XII, Tübingen, Mohr, 1914.
- , *Platon und die griechische Utopie, Habilitationsschrift*, Munich, Duncker, 1921.
- , *Geschichte der Volkswirtschaftslehre*, Berlin, Springer, 1923.
- , *Um Stefan George. Erinnerung und Zeugnis* (1948), Munich, Küpper, 1954.
- , *Lynkeus. Gestalten und Probleme aus Wirtschaft und Politik*, Tübingen, Mohr, 1963.
- , *Politische Ökonomie. Geschichte der wirtschaftspolitischen Ideen von Platon bis zur Gegenwart* (1923), Tübingen, Mohr, 1967 (5<sup>e</sup> réédition).
- SCHEFOLD B., *Zum Geleit. Kommentarband zur Faksimileausgabe von*

---

citées, étaient associés à la convention CEPERC-CIERA : l'UMR « Triangle », ENS Lettres et sciences humaines (Lyon), et le Fachbereich Wirtschaftswissenschaften, Goethe-Universität (Francfort-sur-le-Main).

Vilfredo Pareto und seinem « Manuale », Düsseldorf, Verlag Wirtschaft und Finanzen (Klassiker der Nationalökonomie), 1992, p. 5-39.

—, avec K. W. NÖRR et F. TENBRUCK (dir.), *Deutsche Geisteswissenschaften zwischen Kaiserreich und Republik. Zur Entwicklung von Nationalökonomie, Rechtswissenschaft und Sozialwissenschaft im 20. Jahrhundert*, Stuttgart, Steiner, 1994.

—, avec K. ACHAM et K. W. NÖRR (dir.), *Erkenntnisgewinne, Erkenntnisverluste. Kontinuitäten und Diskontinuitäten in den Wirtschafts-, Rechts- und Sozialwissenschaften zwischen den 20er und 50er Jahren*, Stuttgart, Steiner, 1998.

(Ces deux derniers travaux ont été produits dans le séminaire *Methoden der Geisteswissenschaften* de la fondation Fritz Thyssen Stiftung.)

—, « Edgar Salin and his concept of Anschauliche Theorie during the Interwar Period », *Annals of the Society for the History of Economic Thought*, vol. 46, 2004, p. 1-16.

—, « Die Welt des Dichters und der Beruf der Wissenschaft », *Wissenschaftler im George-Kreis*, Berlin, De Gruyter, 2005, p. 1-33.

SMITH A., *The Wealth of Nations* (1776), éd. J. Cannan, Londres, Methuen Books, 1961 (1<sup>re</sup> édition, 1904).

SOMBART W., *Der Moderne Kapitalismus* (1927), Munich, DTB, 1987.